

Parmi les « retours d'Europe », dans les années trente, quarante et cinquante

Danièle Kempnich-Letocha
vice-présidente de l'ADMAD

Quand Auguste Descarries, prix d'Europe 1921, et sa femme Marcelle Létourneau rentrent, fin décembre 1929, d'un long séjour à Paris, le milieu canadien-français est en crise d'autorité. Un large réseau de jeunes boursiers ayant en commun les huit ans d'humanités de nos collègues classiques a vécu en Europe, principalement à Paris. Ils n'y sont pas allés en colère ni avec un idéal révolutionnaire déjà dessiné, mais plutôt pour obéir à l'esprit d'Athanase David (pour les arts) et de Marie-Victorin (pour les sciences). Issus de milieux différents, ils se savent qualifiés et veulent exercer chez eux un leadership moderne, dans des institutions ouvertes et débarrassées du cléricalisme (dont Radio-Canada est alors pratiquement le seul cas francophone). Jean Larose demande : « Que lui est-il donc arrivé à ce jeune "retour d'Europe", de quelle expérience décisive, de quelle coupure porte-t-il la marque¹? »

Ce qu'ils réclament, c'est un passage global à la modernité que ni l'État ni l'Église ne veulent leur accorder sur-le-champ, mais qu'ils vont instaurer à longue échéance à travers les étudiants qu'ils vont former, les bibliothèques qu'ils vont fonder ou gérer, les commissions et programmes qu'ils vont instaurer. En effet, presque tous ont pris des responsabilités et initiatives institutionnelles décisives. Ainsi, avec l'ensemble Euterpe qu'il a fondé, Auguste Descarries organise des concerts de musique de chambre à la radio entre 1933 et 1937; à partir de 1943, il enseigne au nouveau Conservatoire fondé par Wilfrid Pelletier; en 1945, il fonde L'Entraide de l'École Auguste Descarries pour ses élèves; enfin, en 1950, il sera nommé vice-doyen de la nouvelle Faculté de musique de l'Université de Montréal.

Si l'on prend comme mesure typologique *Les Neuf clés de la modernité* de Jean-Marc Piotte², on constate que la majorité des « retours d'Europe » des années 1930-1950 en partagent déjà cinq : la liberté individuelle, le travail comme force personnelle, la démocratie représentative, la nation plutôt que la religion, enfin le caractère privé de la religion. Tout le contraire de cette tâche ardue d'organiste et de chef de chœur que Descarries doit assumer à la paroisse Saint-Viateur d'Outremont pour faire vivre sa famille.

À partir du grand déficit de débat d'idées et de reconnaissance du talent³ au Québec, les jeunes rapatriés vont idéaliser cette Europe où ils ont rencontré une culture laïque et pluraliste, tournée vers la création dans les sciences et les arts, qui va servir de référence et de modèle nostalgique à ces jeunes boursiers devenus féroce ou calmement critiques de leur propre société : « Ils vivent déjà dans la comparaison ; et ils tendent déjà à devenir un petit peu Français, c'est-à-dire à adopter sur leur propre pays ce point de vue de Français qui les rendra tellement détestables comme "retours d'Europe"⁴ ». Détestables peut-être, mais revenus au bercail et extrêmement dévoués à ce peuple qu'ils fustigent par ailleurs. Cette ambiguïté fut le fait de presque tous. Plusieurs sources s'accordent pour en faire des pionniers de la Révolution tranquille⁵. Mais la lenteur de l'évolution des idées et des structures sociales les laissait dans l'amertume.



Or, mon père Jean Kempnich était un Lorrain, venu à Montréal en 1938 pour épouser une Québécoise. Il n'était donc pas un « retour d'Europe » et il admirait plusieurs aspects de notre culture traditionnelle, dont sa capacité d'accueil. Ma mère, qui a étudié à Paris, méprise les œuvres canadiennes-françaises. Elle prend ses normes de lecture dans le sacro-saint *Figaro littéraire*. Depuis plusieurs années, elle est une amie proche de Léon et de Rhéa Lortie. Léon Lortie avait été boursier Rockefeller et avait fait un doctorat d'État en sciences physiques (spécialisé en chimie) à Paris où il avait résidé avec sa femme, en même temps que le couple Descarries pendant trois années. Les deux couples se fréquentaient. Léon Lortie était un mélomane averti avec qui j'ai souvent commenté des concerts. De plus, il avait obtenu une licence en philosophie de la Sorbonne à temps perdu... Bref, comme plusieurs boursiers, il était très brillant. Ce sont eux qui avaient présenté le couple Descarries à ma mère vers 1933. Mes parents, une fois mariés, devinrent de bons amis des deux couples. J'ajoute qu'un lien personnel attachait ma mère à Marcelle Descarries, car elles faisaient toutes deux partie du cercle Aimée-Boucher de la Société d'étude et de conférences où, chaque mois, une des membres présentait une critique de livre, un récit de voyage, etc⁶. C'est ainsi que j'ai souvent pu voir et entendre Marcelle Descarries chez mes parents. Plus que son mari, elle critiquait ouvertement ce qu'elle appelait la bêtise, la platitude et le conventionnalisme de notre société soumise et frileuse.

Notre famille était parfois invitée à un pique-nique estival à la maison de campagne de la famille Descarries au lac Abîme (aujourd'hui lac Morency), près de Saint-Hippolyte. C'est ainsi que j'ai connu les enfants du couple. Je me rappelle qu'à notre arrivée, une année, nos hôtes avaient évoqué un événement tragique survenu dans l'Île de Mai, en 1938 : la noyade à 23 ans du pianiste Marcel Hébert, élève d'Auguste Descarries, qui venait de se voir décerner le Prix d'Europe et qui devait partir sous peu. Francine Descarries (que je remercie) et le journal qui a relaté l'accident précisent que c'est le maître lui-même qui est entré dans la rivière des Mille-Îles pour ramener le corps et tenter vainement de ranimer son élève. De toute évidence, l'émotion ne s'était pas éteinte. Sans doute aussi, l'écho de cette mort servait-il à imposer la prudence aux jeunes baigneurs comme nous.

Bien entendu, pour moi qui étudiais la musique, les récitals d'Auguste Descarries étaient de grands événements, comme des manifestations d'un pouvoir divin ... Nous y allions en famille et nous en parlions ensuite pendant une semaine à table.

Aux « retours d'Europe » déjà mentionnés se joignirent d'autres qui firent réseau depuis notre modeste salon et chez les Descarries, à l'Université et dans les milieux d'artistes⁷. On remarquera le genre exclusivement masculin de ce petit groupe de « retours d'Europe »... Les archives montrent qu'il y eut seulement 18 % de boursières entre 1920 et 1960⁸. À ces savants et à ces artistes curieux et progressistes s'ajoutaient parfois le pianiste français Paul Loyonnet et Henri Godefroy, lui-même Français et directeur de l'École polytechnique. Auguste Descarries était très à l'aise avec tous, heureux d'entendre les souvenirs européens des autres et de partager les siens comme s'il avait laissé une partie de lui-même là-bas.

Puis vint le dernier récital d'Auguste Descarries le 8 mars 1956, à la salle du Plateau, par un soir de tempête de neige qui avait immobilisé tramways et autobus. Nous y sommes allés en famille et ... à pied pour la moitié du chemin. Je comprenais que c'était un moment important. Deux ans plus tard, il quittait ce monde. J'avais 14 ans.

¹ *L'amour du pauvre*, 2^e éd., Montréal, Boréal, 1998, p. 134.

² Montréal, Québec Amérique, 2001, p. 9 à 18

³ Cf. Marcelle L. Descarries, « Un musicien canadien à Paris » in *Les Cahiers canadiens de la musique*, vol. 8, printemps été 1974, p. 95 à 107. On voit ici la comparaison entre le milieu parisien où évolue son mari et celui de Montréal dont elle décrit l'inculture : cf. *Bulletin de l'ADMAD*, n° 3, 2014.

⁴ Jean Larose, *op.cit.*, p. 134.

⁵ C'est la thèse que construisent avec succès Robert Gagnon et Denis Goulet dans *La formation d'une élite. Les bourses d'études à l'étranger du gouvernement québécois (1920-1959)*, Montréal, Boréal, 2020, chap. 1 et 2.

⁶ Entre autres écrivains, cette société montréalaise a reçu comme conférenciers Antoine de Saint-Exupéry et Jean-Paul Sartre pendant et après la guerre.

⁷ En voici quelques-uns qui venaient par petits groupes et que j'entendais discuter pendant que je passais les plats et ramassais les verres : le **Dr Robert Pager**, ophtalmologue diplômé de Paris et amoureux du théâtre russe qui avait fait amitié avec les Pitoëff ; **Paul Lemieux**, architecte, sorti de l'École des beaux-arts de Paris ; **Lionel Lemay**, chimiste diplômé de Zurich ; le **Dr Paul Robert**, né en France de parents canadiens, ayant étudié la médecine en France et ayant joint l'armée canadienne pendant la guerre ; le **Dr Jean-Marie Roussel**, diplômé de l'Institut médico-légal de Paris, ayant modernisé nos équipements d'enquête à l'Institut de Montréal ; **Jules Bazin**, diplômé de l'Institut d'art et d'archéologie de Paris ainsi que de l'École du Louvre, qui dirigea plus tard notre Bibliothèque municipale en critiquant bruyamment les achats et la censure que l'archevêché lui imposait ; le **Dr Paul Caumartin** chirurgien, ancien interne des hôpitaux de Paris, grand anticlérical en constant conflit avec la direction religieuse de son hôpital (il était le plus intense accusateur de notre société dans ce réseau des « retours d'Europe » que je croisais) ; **Jules Labarre**, biochimiste et pharmacologue, installé en France de 1923 à 1929 pour un doctorat à l'Institut Pasteur et un postdoctorat à Strasbourg ; il contribua à la création de l'Office provincial des recherches scientifiques et, par ailleurs, épousa en France la musicienne Nadia Hamout-Labarre, Franco-Marocaine, élève de Charles Panzera qui enseigna le piano et le chant à Montréal. Elle forma un double quatuor vocal dont j'ai fait partie et qui gagna un premier prix dans un concours vers 1957.

⁸ Robert Gagnon et Denis Goulet, *ibid.* Cf. leur présentation détaillée du livre sur le site acfas.ca/publications/magazine/2021/04/formation-elite-scientifique-intellectuelle, consulté le 27 mars 2022.

- Le portrait de Danièle Letocha a été réalisé par la peintre Suzanne Joubert, nièce d'Auguste Descarries, ancienne membre de l'ADMAD décédée le 19 mai 2020. <https://suzannejoubert.com/accueil>